



Centre d'Études Doctorales : **Langues, Patrimoine et Aménagement du Territoire**
Formation doctorale : **Langues, Littératures et Communication**
Laboratoire d'analyse : **Langues, représentation et esthétique**

Résumé de Thèse de Doctorat

**LECTURE DE LA VIOLENCE DANS
L'ŒUVRE D'ABDELKÉBIR KHATIBI**

Préparée par:

ANOUNE EL ASSILI Karima

Dirigée par Monsieur le Professeur:

EL HIMANI Abdelghani

C.N.E : 9491814895

Année universitaire : 2019-2020

Résumé général

Lorsque votre auteur est Abdelkébir Khatibi et lorsque ce dernier se veut illisible, une lecture de son texte rebelle est-elle possible ? Elle est possible, cette lecture, si elle prend en charge le degré d'illisibilité de l'écrit. Il est question d'illisibilité car le mot chez Khatibi n'est pas conçu dans la stagnation, il est soit en devenir, soit en silence.

Aussi, le lecteur de Khatibi est-il possible s'il est en mesure de recevoir et de transmettre la rage dite dans les propos violents de l'auteur. Cela veut dire que ce dernier et son lecteur doivent s'inscrire dans la même scénographie et jouer la même partition.

Le lecteur se rend compte que l'univers scriptural de Khatibi est fait de « mots-peau »¹ car l'auteur et son lecteur cherchent à toucher pour dire et savoir. On n'est pas dans « *le mythe des digitales* »² puisque l'expérience de l'affleurement se fait par tous les sens. Il faut user de son sensorium afin de recevoir la pensée brûlante de Khatibi, une pensée dite dans un texte de violence. Ceci explique dans quel sens l'écriture de Khatibi se construit dans la désorganisation, la perturbation et la provocation.

Il faut dire que Khatibi ne croit pas à cette littérature de libération. Il cherche à penser le chiasme et l'irréconciliable et quoique cette démarche s'avère tortueuse, elle demeure une expérience intellectuelle ouverte car Khatibi cherche à écouter le dedans et le dehors « *sans salut et sans dieux* »³.

Khatibi, en cheminant vers la vérité, est tout à fait conscient que cette vérité ne peut être révélée que dans la frénésie du rationnel et de l'émotionnel.

¹ Expression qu'on emprunte à Hassan Wahbi qui parle de « monde-peau » dans son œuvre, *Abdelkébir Khatibi, la fable de l'aimance*, l'Harmattan. Paris, 2009, p.38

² *Ibid.* p. 39

³ « Lettre préface », Marc Gontard, *Violence du texte*, Éditions l'Harmattan, Paris, 1974, p. 81

Ceci a coûté à Khatibi d'être dans la posture de l'esthète, de l'artisan, du pèlerin puis dans celle du lutteur.

La pensée de Khatibi est vivante et elle est faite en chair et en sang. Elle exige « *de mourir au moins une fois dans les mots* »¹. Le texte Khatibien interpelle un lecteur qui doit souffrir au moins d'une blessure pour accéder au sens. Nous tenterons de répondre à cet appel dans l'humilité et la générosité de la pensée.

Notre étude chemine vers une lecture de la violence dans l'œuvre d'Abdelkébir Khatibi. Cette réflexion s'organise autour de trois parties. Chacune d'elle englobe trois principes qui se présentent sous forme de chapitres intitulés.

La première partie porte sur les violences fondatrices de l'être marocain. Pour éclaircir ce point, on a tenté de sonder les blessures que l'être marocain endosse.

Parce que Khatibi est influencé par l'aventure sémiologique de Roland Barthes que la lecture de la blessure du corps/signe nécessite de passer d'un système sémiotique à un autre. Cela veut dire que le corps et ses scissions sont inscrits dans une démarche sémiotique nouvelle, celle de l'intersémiotique.

Les blessures dont il est question se révèlent à travers trois chapitres qui annoncent les états du corps en souffrance. Le chapitre premier intitulé « Un corps/signé blessés » permet de saisir l'état du corps qui flageole sous le poids de sa blessure. Ce corps est d'abord un signe n'assumant plus sa nomination, puis il est corps tatoué, calligraphié menant sa giration autour du refoulement et de la sur-signification ; ensuite il est corps/dit cherchant à dépasser le poids de l'écrit dans l'oralité. Enfin, on assiste à un corps sensuel que sa libido lui a coûté un corps/cœur circoncis et des purifications.

¹Abdelkébir KHATIBI, *La Mémoire Tatouée*, Éd. Denoël, Paris, 1974, p.81

Khatibi, dans *L'Art calligraphique de l'Islam*, précise que l'homme est un signe qui porte l'empreinte d'Allah. Donc, les états du corps sont pensés dans leur rapport à l'invisibilité de Dieu. Cette invisibilité maintient le Marocain dans un état de prostration cherchant dans son nom propre, dans le tatouage, la calligraphie, l'oralité puis dans le sensuel l'affirmation de son identité.

On a tenté de saisir la blessure du nom propre qui n'arrive pas à assumer la dualité de ses entités signifiant/signifié. Khatibi, portant un nom propre qui renvoie à Dieu, demeure dans un état de scission entre fini/Infini, imparfait/Parfait. La nomination s'avère problématique puisqu'elle révèle une violence mythique et sacrale.

On a traité de la sémiotique graphique incarnée par le tatouage et la calligraphie. On a pu dire que le tatouage est un écrit qui se veut hors d'atteinte, il se maintient vivant/survivant entre l'interdit religieux et le besoin de mutiler son propre corps.

Si le tatouage se présente comme un signe obscur, la calligraphie est un écrit imagé qui s'offre en spectacle, elle mène son rêve impossible de s'unir à Dieu. C'est dans ce sens qu'on a parlé de la calligraphie en tant que signe qui raconte « *la détresse identitaire* »¹ dont souffre l'être marocain.

Le corps est un signe dit que le conte et le proverbe traduisent. On a essayé de dire que la parémie est une parole qui lutte contre l'usure du dire ; quant au conte, il se veut cette possibilité par laquelle la parole réalise sa sortie. Et la parémie et le conte cherchent à défier l'écrit élitiste.

De l'oralité au devoir de la chair. Cette question a suscité l'intérêt des philosophes et des religieux car elle est liée à la sagesse et au sacré. On a montré dans quel sens l'Islam pense la sexualité. Cette dernière mène vers une

¹Radouane ACHARFI, *Les Problématiques d'Identité et de l'Écriture dans l'Imaginaire Marocain dans l'œuvre d'Abdelkébir Khatibi*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs-Fès, 2003, P.179

spiritualité particulière puisqu'elle élève l'être vers le sacré. Le devoir de la chair, en Islam, est conçu dans la légitimité fixée par Dieu. Lorsque ce besoin est pensé comme un désordre, comme un chuchotement satanique, le Musulman est censé se purifier de ce trouble. C'est à ce niveau qu'on a parlé de la purification du cœur et du corps qui passe par certains rites comme la circoncision, l'excision et la castration. On n'a pas manqué de s'interroger sur l'efficacité de ces mutilations, qui à travers lesquelles, on cherche à faire taire le désir sexuel.

La purification du cœur et du corps nous mène vers ce corps qui cherche à se maintenir entre sa passion profane et une autre sacrée. Ce point a été traité au niveau du chapitre deuxième intitulé « Le corps entre le profane et le sacré ». On a essayé de dire que l'amour mystique passe par l'amour profane ce qui fausse l'élévation vers Dieu. Ceci a été étudié à travers *Le Livre du sang* et *Le Prophète Voilé*. Penser le corps entre le profane et le sacré, nous a permis de faire appel à certaines notions comme : La beauté, le désir, le voile, l'homme-miroir et le harem.

Le corps continue de crier ses césures de toutes les façons possibles et impossibles. Le corps demeure scindé surtout celui de l'androgynie qui mène la nostalgie de l'union primitive. Au niveau du chapitre troisième, on a parlé, dans *Le Livre du sang*, du mythe de l'androgynie dans ses différentes manifestations. On a tenté de dire dans quel sens le mystique cherche à atteindre la jouissance totale de Dieu à travers la jouissance de l'Autre. On voulait dire que Khatibi cherche à séduire le mal et de mettre en crise la morale et la théologie.

Khatibi est le scribe de ses violences et son mot traduit fidèlement sa pensée brûlante. Cela peut dire que la violence a sa propre écriture. La deuxième partie de l'étude qu'on propose porte sur l'écriture de la violence dans l'œuvre de Khatibi. Le chapitre premier traite de la question du discontinu. Le chapitre deuxième intitulé « Écrire dans les deux langues » porte sur le bilinguisme.

Quant au chapitre troisième, on a étudié trois points qui relèvent de l'écriture de la violence : La violence du texte, la notion de l'hyper-écriture et la pensée taoïste.

L'écriture ne se présente pas toujours sous forme de bloc et d'épaisseur, elle ne répond pas à la rhétorique du plein et du continu. C'est pourquoi le recours au discontinu est un besoin. En s'inspirant du travail remarquable de Hassan Wahbi, qui a étudié le discontinu dans son œuvre intitulée '*L'esprit de la lettre*' dans le sens d'une poétique, on a tenté de penser le discontinu en tant que manifestation de la lettre violente.

Le discontinu, cet art du peu, se manifeste à travers plusieurs cas d'écriture : le fragment, l'aphorisme, la note, la lettre puis le cas de l'essai. Le discontinu vient traduire l'état de la société qui n'arrive pas à assumer l'éclatement et la dispersion, il vient dire la violence que le mal de l'intégration provoque. Ceci explique l'état de ces sociétés qui viennent effectuer leur vomito negro dans l'écrit littéraire qui ne peut être sous l'effet que fragmental.

Au niveau du chapitre premier, on a étudié la valeur du discontinu dans ses différents cas d'écriture. On a tenté de montrer que dans le récit, le discontinu s'explique par le processus de modulation qui assure le passage d'un fragment à un autre sans recourir à un lien logique ou grammatical. On a pu dire que la fragmentation est liée au croisement des moments thématiques. Au niveau du récit, l'étude de l'écriture fragmentaire a porté sur plusieurs textes : *La Mémoire Tatouée*, *Le Livre du sang*, *Amour Bilingue*, *Un Été à Stockholm* et sur *Triptyque de Rabat*.

On a assisté à la dérive autobiographique, à la dérive pronominal, au raisonnement par découpage, au hasard de narration puis à la parcellisation.

Le discontinu a touché de très près la lettre pour la rendre un arrêt où se révèle la subjectivité des personnages. On a pu parler de la lettre fictive et de la lettre non-fictive.

Dans *Le Livre du sang*, dans *Le Lutteur de classe à la manière taoïste* et dans *Le Livre de l'aimance* s'est affichée une autre écriture du discontinu, il s'agit de l'aphorisme dont la valeur était de marquer des pauses afin de soulager le récit du harcèlement lyrique. Quant à la note, on l'a rencontrée dans *Par-dessus l'épaule*. Puisque l'écriture ressemble à son époque et sa science, que la note traduit (dans l'œuvre citée) certaines théories scientifiques comme la physique des particules et la théorie du chaos. Le cas du discontinu dans l'essai s'avère particulier dans la mesure où l'écriture de ce genre ne répond plus à l'argumentation habituelle. On a essayé d'éclaircir ce point à travers l'étude de l'essai intitulé *Figures de l'étranger dans la littérature française*.

La manifestation de la violence dans l'écriture porte aussi sur l'écrit bilingue. Le deuxième chapitre intitulé « Écrire dans les deux langue » a permis l'étude de la problématique des langues dans l'œuvre de Khatibi. On s'est interrogé d'abord sur la diglossie entre l'arabe classique et le dialecte, ensuite sur ce recours à la langue étrangère conçu comme une rupture sanglante, comme un chiasme, puis on a traité de la question de la bi-langue qui a triplé l'être de l'amoureux bilingue.

Du bilinguisme pensé comme un désordre à cet écrit qui vacille entre la violence du texte, l'hyper-écriture et la pensée taoïste. Ceci a été explicité au niveau du chapitre troisième. Les mots portent leur charge de violence c'est pourquoi ils ont le pouvoir de bouleverser l'ordre établi. Khatibi, dans *La blessure du nom propre*, a pensé l'état du mot dans sa relation au sens. Ce

dernier demeure insaisissable puisqu' « *il n'y a pas de signifié dernier, pas de Dieu pour boucler le sens* »¹.

La jouissance du texte nous mène vers l'érotique du texte. On a repris ces principes (pensés par Marc Gontard) pour mettre l'accent d'abord sur le côté violent de l'écriture, ensuite pour dire que l'excès du désir mène vers la dérive. On n'a tenté de montrer dans quel sens le Marocain, qui est marqué par sa soumission au texte sacré, se maintient dans un état de déséquilibre devant l'écrit.

Khatibi, dans *Le Livre du sang*, use d'une écriture particulière celle de l'hyper-écriture afin de déconstruire la langue et les procédés habituels. Il recourt à la dissimulation puis à la simulation, une fois pour ruser avec le vraisemblable, une autre fois pour brouiller les normes de la communication.

Khatibi va jusqu'à s'inspirer de la culture taoïste afin d'assumer les contradictions de sa société. Il use, dans *Le Lutteur de classe à la manière taoïste*, de la même structure formelle figurant dans le texte de Lao Tseu *Ta-Tö-King*, ceci est pour dépasser toute identité aveugle ou différence sauvage.

Pour penser toute cette violence qui s'installe dans la pensée et la lettre, Khatibi a dû recourir à certains paradigmes afin d'assumer, si c'est possible, ses maux. La troisième partie est le champ où se révèle cette tentative de sublimation des scissions. On a pu travailler sur trois paradigmes relatifs à la pensée Khatibienne. Au niveau du chapitre premier, on a parlé du concept de l'étranger professionnel. Pour le chapitre deuxième, on a traité de l'aimance pour étudier au niveau du chapitre troisième la notion de la pensée-autre.

Khatibi se veut un étranger professionnel. Cet état exige un exercice particulier de l'altérité et de l'extranéité. Il est clair que l'affirmation de

¹Marie Christine LALA, *La pensée de Georges Bataille et l'œuvre de la mort*, in *Littérature*, n°58, 1985, Le savoir de l'écrit, pp.60-74./https://www.persee.fr

l'identité nécessite le rapport à l'autre. Cette démarche s'avère problématique car il faut être apte à gérer l'hétérogénéité qui existe entre les cultures.

La notion de 'l'étranger professionnel' est traitée à travers l'étude du rapport de soi à soi et à travers le rapport à l'autre. Le premier rapport permet de découvrir le côté étrange du moi. C'est-à-dire que l'extranéité est vécue au plan personnel. On a vu dans quel sens Khatibi mène son étrangeté première. Il se sent étranger par son statut d'intellectuel. Cette étrangeté est étudiée à travers trois textes : *Le Lutteur de classe à la manière taoïste*, *Pèlerinage d'un artiste amoureux* et *Un Été à Stockholm*. On a essayé d'expliquer que le dépassement des contradictions cause l'errance de l'identité. Puis, on s'est interrogé sur l'état de ce lutteur qui s'est retiré à la fin du texte car sa lutte n'était que chute.

L'étrangeté du moi s'explique aussi par l'état de ce personnage/pèlerin qui cherche à se démarquer du rôle définitif que la société lui a taillé. On était devant un personnage rebelle qui cherchait à réconcilier le réel et le magique. L'étrangeté passe aussi par l'effacement du sujet identitaire dans *Un Été à Stockholm*.

Être un étranger professionnel implique d'aller vers l'autre. Dans sa proximité avec cet autre, Khatibi ira découvrir l'autre de son autre. Ceci se montre clairement à travers *Figures de l'étranger dans la littérature française* et à travers *Ombres japonaises*. On a tenté de penser la figure de l'étranger à partir des notions suivantes : L'extotisme, le Divers, l'exaltation du sentir, pour mettre en question l'état de cet étranger professionnel, qui vacant d'identité, est apte à recevoir toute culture.

Dans *Ombres japonaises*, il était question d'une nouvelle manière d'aller vers l'autre. Khatibi l'a bien fait. Il est allé sonder les mystères de cette culture de l'ombre/lumière tout en étant muni de sa pensée solaire.

Se mettre dans la peau d'un étranger professionnel nécessite une aimance, une pensée-autre et une fluidité identitaire. Au niveau du chapitre deuxième, on a discuté de cette notion de l'aimance qui a fasciné Khatibi. L'aimance serait cet état de rencontre sans désir sexuel, elle concerne surtout le langage. Cette notion est comprise dans le sens de 'la différence' et de 'la mouvance', c'est-à-dire dans le sens de cette promesse de rencontre, de cet 'à-venir'. Khatibi, dans *Amour Bilingue*, a pensé la cohabitation entre les deux langues (l'arabe et le français) à travers la notion de l'aimance, c'est une manière de dépasser le trouble linguistique.

L'aimance, dans *Un Été à Stockholm*, s'est révélée à travers le principe de la géo-poétique qui permet de ramener le monde à sa vision personnelle, le monde répond dans ce cas à une cartographie intime. Dans *Le Livre du sang*, l'aimance sert à soulager les personnages du mal de la proximité. Quant aux *Dédicace à l'année qui vient* et *Le Livre de l'aimance*, on a pu découvrir une autre aimance ; cette fois, elle est liée à cette notion de l'ouvert qui permet d'aller vers l'autre tout en renonçant à toute idée de possession.

On n'a pas manqué de dire les autres significations de l'aimance dans *La Mémoire Tatouée* et dans certaines correspondances effectuées entre Khatibi et Ghita El Khayat, Jacques Hassoun et Derrida.

Les notions de l'étranger professionnel et de l'aimance se veulent une promesse vers cette réflexion ouverte sur soi et sur l'autre. C'est pourquoi, on a parlé au niveau du chapitre dernier d'un autre paradigme relatif à la pensée Khatibienne, c'est celui de la pensée-autre. Cette pensée est conçue par Khatibi dans le sens de la déconstruction et de la décolonisation.

Khatibi a pensé la pensée-autre afin de saisir ses propres enfermements. Se penser soi-même et penser l'autre est une démarche qui nécessite une double critique. On a essayé de penser avec Khatibi la valeur de cette notion dans :

Amour Bilingue, Maghreb pluriel, Le Même Livre, Vomito Blanco, Paradoxes du sionisme et dans *Le Scribe et son ombre*.

La pensée-autre était une manière de dépasser la rivalité linguistique que la bi-langue cherche à assumer, une manière de penser ses propres enfermements, une manière d'être dans cette fluidité identitaire qui permet le voyage entre les frontières personnelles et extérieures, une manière d'écouter un Juif qui se pense encore comme étant l' élu unique de son Dieu et cherchant à faire sienne cette terre 'dite' vacante.

Khatibi a bien forgé les notions de l'étranger professionnel, de l'aimance et de la pensée-autre afin de saisir, d'assumer le côté insaisissable de son être et de sa société. Il cherchait à semer les germes de cette pensée/critique dans l'esprit social.

Dans les textes étudiés, les principes déjà cités ont eu une certaine fin précoce, échec que Khatibi n'a pas pensé. Est-ce dû « *au sens [qui] n'a plus de*

*sens dans cette culture. Le seul sens valide,
c'est celui qu'insuffle cet imaginaire malin
à des comportements quotidiens mais qui
déterminent un devenir sans issue ?* »¹

Étant un être marocain, on ne peut être dans ' ce devenir sans issue ' car ce lutteur à la manière marocaine est toujours possible.

¹ R.ACHARFI, *op.cit.*, p. 192